

Article original

Logiques des pratiques sociales en Afrique : contribution à une sociologie du soupçon

Salomon TAMIRA^{1*}, Ferdinand SELLY², Mathurin WEIDENG³, ASSARA LAKREO⁴

1-2-3-4. Département de Sociologie, Université de N'Djaména (UNDJ, Tchad)

Email : tamshlom2016@gmail.com

*Auteur correspondant : tamshlom2016@gmail.com

Réf : AUM12-0221

Résumé : Le présent article est une contribution à l'analyse des logiques sous-tendant les pratiques sociales en Afrique. Le soupçon, qui est au centre de l'analyse ici, est une logique féconde de pensée et d'action en Afrique dont les manifestations et formes d'expressions se lisent dans l'imaginaire social et les représentations. Il procède ainsi d'une orientation de méfiance, de crainte, de suspicion, voire dans certains cas, de neutralisation, de *mauvais cœur* transformant ainsi le rapport aux autres en quelque chose d'hostile, de pervers et de nocif. En explorant le soupçon comme générateur de comportements sociaux, c'est surtout la dynamique et la structuration de ses champs traversant tous les domaines de la vie sociale en Afrique qui sont ici questionnées. Au demeurant, cet article est une contribution théorique à une sociologie du soupçon qui pourra servir de cadre d'analyse aux logiques et conduites sociales en Afrique.

Mots-clés : imaginaire social, logiques, mauvais cœur, pratiques sociales, représentations et sociologie du soupçon.

Logics of social practices in Africa : a contribution to a sociology of suspicion

Abstract: This article contributes to the analysis of the logics that underpin social activities in Africa. The central suspect in this analysis is a productive logic of thought and action in Africa, seen in social imagination and representations. It arises from a disposition of distrust, dread, suspicion, and, in certain instances, from neutralization and malice, thereby altering interpersonal relationships into hostile, perverse, and detrimental interactions. This inquiry examines mistrust as a catalyst for social

behaviors, focusing on the dynamics and organization of its domains that permeate all facets of social life in Africa. This article provides a theoretical contribution to a sociology of suspicion, serving as an explanatory framework for social logics and behaviors in Africa.

Keywords: bad heart, logics, representations, social imagination, social practices, sociology of suspicion.

Introduction

Dans de nombreux contextes sociaux d'Afrique noire, une large part des interactions ordinaires se déploie sous le signe d'une vigilance diffuse, d'une méfiance soutenue, voire d'une suspicion marquée à l'égard de pratiques ou de personnes spontanément perçues comme potentiellement menaçantes, dès lors que les intentions ne sont pas clairement affichées ou jugées crédibles. De telles logiques de réserve et de prudence s'observent dans les relations ordinaires, où les acteurs en interactions peuvent dissimuler leurs intentions réelles ou entretenir des motivations ambivalentes. Loin d'être pathologique, le soupçon révèle de nombreuses modalités relationnelles multiples qui, par-delà l'apparente routinisation des interactions, donnent à voir d'autres facettes de la vie quotidienne. Si dans le champ des interactions les recherches consacrées aux sociétés africaines ont, pour l'essentiel, mis en lumière la force des solidarités communautaires sous leurs diverses modulations, elles ont en revanche peu interrogé - sinon de manière sommaire - les logiques des pratiques sociales façonnées par les imaginaires de la méfiance, de la rumeur, de la suspicion et réserve.

En plaçant le soupçon au cœur de la réflexion sociologique, cet article se déploie en trois grandes sections. La première examine les pratiques sociales en Afrique noire à travers des configurations antagonistes. La deuxième introduit une épistémologie du soupçon, en analysant son rôle dans la structuration des relations sociales quotidiennes. Enfin, la troisième section explore les expressions

sociales ordinaires du soupçon, en le considérant comme une pratique normale et contemporaine.

1. Méthodologie

La démarche méthodologique adoptée dans cet article est essentiellement théorique et conceptuelle : elle ne s'appuie pas sur des données empiriques originales constituées par des enquêtes de terrain, mais sur un travail d'élaboration et de problématisation sociologique au sein duquel la notion de soupçon est mise en perspective. Le principal matériau sur lequel s'appuie cet article est structuré selon trois niveaux. Tout d'abord, le premier niveau a consisté en une recherche documentaire à la fois approfondie et sélective des travaux issus de différentes disciplines des sciences sociales, en particulier la sociologie et l'anthropologie, dans le but de saisir le soupçon en tant que catégorie analytique des pratiques sociales ordinaires en Afrique. Ensuite, le deuxième niveau de l'article s'attache à retracer les conditions d'émergence et d'appréhension du soupçon envisagé simultanément comme logique d'action interindividuelle et comme mode d'intelligibilité du social. Enfin, si le troisième niveau de l'article ne vise pas la description de configurations empiriques singulières, il suggère néanmoins un cadre analytique idéal-typique, au sens weberien du terme, destiné à rendre intelligible les différentes modalités selon lesquelles le soupçon opère dans l'analyse sociologique des pratiques sociales ordinaires en Afrique.

C'est principalement à partir d'un tel corpus que l'article propose d'analyser le soupçon comme une composante structurante du social africain, appréhendé dans ses différentes modulations ordinaires.

2. Résultats

2.1. Les pratiques sociales en Afrique à l'épreuve des configurations antagonistes

Les pratiques sociales renvoient à l'ensemble de modes d'actions propres à un groupe donné. D'une part, elles renferment les formes d'expression et d'action sécularisées et reproduites par les acteurs sociaux dans divers domaines de la vie en société. Les pratiques sont l'ensemble des attitudes et habitudes qu'adoptent les individus les uns vis-à-vis des autres dans une société donnée. D'autre part, elles se structurent suivant les époques et les circonstances sociales. Ainsi, bien qu'elles soient fortement déterminées par les réalités de chaque contexte social, elles n'en sont pas pour autant figées, immobiles. En substance, les pratiques sociales comme façon d'agir dans toutes ses modulations tiennent compte du référentiel à travers lequel sont proscrits ou prescrits les comportements des acteurs sociaux.

Les pratiques sociales en Afrique telles qu'introduites ici s'appuient sur deux piliers majeurs : d'une part, la configuration et d'autre part le processus de précarisation et de privation comme source d'antagonisme exacerbant les relations velléitaires entre les individus.

2.1.1. Appréhension du soupçon comme modalité centrale dans la structuration des relations sociales

L'idée de la configuration comme concept clé de la sociologie telle qu'amorcée ici s'inspire, pour l'essentiel, des travaux de Norbert Elias. Pour cet auteur, la « *configuration forme un ensemble de tensions* » (Elias, 1991 : 14) liée à la présence des éléments interdépendants en son sein. Aussi, précise-t-il : « *dire que les individus entrent dans des configurations, c'est dire que le point de départ de toute enquête sociologique est une pluralité d'individus qui, d'une manière ou d'une autre, sont interdépendants* » (Elias et Scotson, 1997 : 253). Faire donc de la configuration une approche

sociologique revient à considérer « *que chaque élément d'une configuration et ses propriétés ne sont ce qu'ils sont qu'en vertu de leur position et de leur fonction au sein d'une configuration* » (Elias et Scotson, 1997 :81). Il y a, en substrat, dans cette analyse du soupçon, trois niveaux d'interdépendance sociohistoriques qui sédimentent, structurent et re-configurent le social dans ses profondeurs ontologiques d'une part, et rendent plausible l'analyse des logiques des pratiques sociales qui y sont souterraines d'autre part.

Sans occulter l'existence des liens sociaux de protection (Vuarin, 2000) paisibles et vivants (Cannat, 2000), le premier niveau se lit en termes de relations marquées de ruses, de fractures, de dissimulations de véritables intentions et de tout autre relation anomique et perverse entre les élites politiques et les masses populaires en Afrique noire. Il y a un écart de perceptions et d'actions (Farrugia, 2020 :185-214), un manque de correspondances (Maffesoli, 1992) entre les vibrations locales émises par le « *monde d'en bas* », et les manifestations exprimées par le monde d'en haut situé au niveau centralisé de l'État. Dans ce registre de configurations, les messages dont sont porteurs les élites politiques n'ont pas la même résonance auprès des masses populaires (Bayart, Mbembe et Toulabor, 2008), leur niveau de vie luxueux contraste de façon saisissante avec la précarité exécrationnelle dans laquelle vivent des milliers d'africains. Par conséquent, leurs priorités ne sont pas, les priorités des pauvres d'Afrique (Ela, 1994b). Ce constat est l'expression d'une relation initialement pathologique faisant, dans la plupart des cas, des acteurs en présence des fins stratégiques pris dans une dynamique d'actions et de relations sans une adhésion certaine, ni conviction en l'avenir ou en la cause partagée. Le seul véritable point commun est la politique du ventre (Bayart, 1989) pourrait-on dire.

Le second niveau oppose les couches les mieux nanties, le plus souvent illicitement, aux couches vulnérables, précarisées, tenant les

premières pour responsables de leur situation. Les situations différenciées dans lesquelles vivent ces catégories exprimant une main mise sur les richesses nationales par une minorité dirigeante, structurent les rapports sociaux entachés de luttes. Ce niveau s'alimente de l'accès inégal à tout type de ressources dû aux crises politiques, sécuritaires et climatiques dans les États du Sahel (de Sardan, 2023), de la faillite de l'État (Trefon et al., 2004) à assurer protection aux populations et à proposer un projet sociétal équitable de développement (Motaze, 2009), de la gestion patrimoniale des ressources nationales par des *familles dirigeantes* et leurs réseaux mafieux (Verschave, 2005) engendrant de plus en plus de frustrations et de tensions sociales. C'est, pour l'essentiel, ce rapport qui explique le lien soupçonneux entre ces deux catégories.

Le troisième et dernier niveau se lit en termes de rapports ruraux-citadins. Il est désormais établi que la colonisation (Fanon, 1961 ; Mbembe, 2010) a produit des fissures au sein des sociétés africaines, traduites par des strates et des sédimentations sociales, qui ont notamment mis en tension le travail manuel rural et les carrières administratives ou bureaucratiques caractéristiques de l'urbanité (Ela, 1972). Plus que de simples clivages sociogéographiques, ces configurations structurent de représentations sociales différenciées, à l'origine de logiques de soupçon réciproque que les ruraux et citadins entretiennent et reproduisent à travers leurs interactions quotidiennes. Dans ce rapport, le village (Ela, 1982) en tant qu'espace de traditions par excellence, apparaît comme un pourvoyeur de migrants (Motaze, 1998 :39-61), suscitant la crainte et le soupçon parmi les habitants urbains (Eza Boto, 1954 ; Ela, 1983). Le soupçon de sorcellerie ou d'envoûtement, parmi d'autres phénomènes, structure le troisième niveau de ces configurations. Inversement, les ruraux perçoivent les citadins comme *déracinés*, corrompus ou comme des *acteurs individualistes et peu solidaires* qui ne les sollicitent que pour protéger leurs intérêts, recouvrer leur santé ou se rendre « invincible » face à

d'éventuelles attaques auxquelles ils restent exposés en ville. Cette relation *ruraux-citadins*, de part et d'autre, se comprend mieux par le *voilement* de véritables raisons ou intensions qui ne peuvent être appréhendées qu'en dépassant les configurations officielles et superficielles.

2.1.2. Le processus de précarisation et de privation comme source d'antagonismes interindividuels et intercommunautaires

Les situations de précarité et de paupérisation constituent des expériences qui ravivent les sentiments antisociaux et de frustrations endémiques chez les groupes humains (Motaze, 2020). Ce réflexe animal de l'Homme est un principe vital élémentaire (Honneth, 2000 ; Hobbes, 2020). L'antagonisme interindividuel fait référence aux conflits ou oppositions pouvant se manifester dans divers contextes, notamment dans le champ personnel, professionnel ou social. Le processus de précarisation et de confiscation peut générer des antagonismes interindividuels ou intercommunautaires par le biais de mécanismes sociaux qui présentent autrui non pas comme une autre personne en quête de mêmes ressources que soi mais comme celui par qui ces ressources viennent à manquer. Un tel schéma biaisé à la base est pourtant très fertile dans la modulation de l'adversité par-delà la précarité structurelle (Motaze, 2020 ; Tamira, 2023).

Par ailleurs, certaines pertes de travail (licenciement) ne se lisent plus comme une évolution normale et naturelle des institutions dans lesquelles ces individus évoluent mais comme une action téléguidée par une main jalouse invisible. L'expression d'un tel ressentiment signifie qu'on attribue, du moins, on soupçonne quelqu'un dissimulé dans l'ombre, d'en tirer les ficelles. C'est une telle représentation du *faiseur d'échec et de mal omniprésent* qui structure, de plus en plus, les relations sociales dans bien de situations en Afrique aujourd'hui. Aussi, les personnes précarisées par la perte de leur emploi ou pour bien d'autres raisons se retrouvent stigmatisées par d'autres

membres de la communauté, ce qui génère autant de logiques de l'exclusion (Elias et Scotson, 1997), de tensions et de luttes de reconnaissance (Honneth, 2002) que de conflits interindividuels. Car, ces personnes ressentent cela comme une offense dans leur être, elles ne se sentent pas reconnues en tant que totalité par une société qui les méprise (Honneth, 2000) et les exclut (Elias et Scotson, 1997). En retour, cela peut renforcer l'isolement et la marginalisation des groupes déjà vulnérables.

Au demeurant, à un autre niveau, le soupçon est l'expression collective d'une corruption devenue désormais mode de gestion publique, voire privée dans les États africains (de Sardan, 2001 :61-73). Ainsi, lorsque quelqu'un réussit, on le soupçonne d'abord d'être trempé¹, soutenu, qu'il ait baissé sa culotte ou sa jupe, etc. et tout autre chose qui évoque une réussite due aux pratiques ignobles et indignes. C'est la culture de la médiocrité (Njoh Mouellè, 2011), une corruption des mœurs (Kant, 2013) contre laquelle s'insurgeait, jadis, le philosophe de la morale, Emmanuel Kant qui est au centre de l'imaginaire collectif. Les consciences sont arrivées à un niveau d'aversion de l'idée de la réussite à partir des efforts et du travail acharné. Les actes politiques, le clientélisme, le copinage, les promotions suite aux faveurs sexuelles, le prix de félonie et de trahison, bref ces pratiques perverses qui ont cours dans nos États procèdent, au niveau des masses populaires, à la structuration d'une autre conscience de la réussite : le soupçon ou la résistance à l'adhésion ou l'acception d'un exploit ou licite. Ce scepticisme soupçonneux devient alors une attitude ordinaire, la matrice d'appréciation et de lecture de tout et de rien.

2.2. La sociologie du soupçon : une esquisse théorique dans l'appréhension des pratiques sociales en Afrique

¹ Expression désignant des personnes dont la richesse ne provient pas de sources licites et comprenant, par extension, des membres de sectes, des francs-maçons, des sorciers ainsi que des trafiquants d'êtres et d'organes humains.

Il convient, en ouverture, de préciser le sens de cette orientation théorique que nous désignons sous le terme de sociologie du soupçon. Elle n'est pas entendue ici au sens que lui donne Vincent Tiberj (2019 :1-57), pour qui la sociologie du soupçon constitue une composante d'une problématique migratoire en France plus globale, mêlant notamment des logiques de déni, telles qu'esquissées dans leur ouvrage *La tentation radicale*. Elle est mobilisée ici davantage au sens de Motaze Akam où elle s'inscrit comme une composante de sa « *sociologie du mauvais cœur* » (Motaze, 2016 :291-293 ; 2020 :336-337). L'analyse que nous proposons de cette sociologie met en évidence le rôle du *mauvais cœur* et, corrélativement, du soupçon, comme principes générateurs des nouvelles formes de comportements sociaux (Tamira, 2023 :265-269). C'est cette structuration qui est appréhendée ici à travers l'analyse des pratiques sociales en Afrique.

2.2.1. Une épistémologie de la sociologie du soupçon

Construire le soupçon comme objet de réflexion scientifique, revient à saisir la dynamique des interactions sociales que les individus entretiennent les uns avec les autres. Ces interactions s'alimentent de la concurrence, voire des conflits (Simmel, 1992 ; 2022) que le soupçon - dont la fertilité en termes d'interprétations ne s'arrête jamais - fait exacerber. C'est une telle fécondité du soupçon qui génère des excroissances dont la vie sociale en est remplie. L'épistémologie de la sociologie du soupçon se lit ici de deux façons : d'une part, elle s'interdit de réduire le soupçon à une simple vigilance critique des individus les uns à l'égard des autres, une paranoïa sociale s'exprimant par la méfiance, la réticence, le retranchement ou l'enfermement sur soi.

En d'autres termes, à travers l'analyse des pratiques sociales, cette sociologie appréhende le soupçon comme élément central dans la structuration des interactions sociales quotidiennes non réductible à une simple mise en scène (Goffman, 1973) mais davantage comme

une modalité génératrice d'autres pratiques sociales au sens bourdieusien (Bourdieu, 1980 ; 2015). C'est dans ce double rôle d'inducteur et de générateur des pratiques sociales que se lisent les logiques de ses actions et ou manifestations. Car la sociologie du soupçon telle qu'esquissée ici est une sociologie de l'agir (Habermas, 1987) appréhendant ce dernier comme un langage social.

D'autre part, à partir des cultures africaines, elle interroge les champs de la rationalité sociale (Ela, 2007b), la rationalité de l'agir (Habermas, op.cit.) et les différentes représentations et expressions qui enrichissent le soupçon, l'alimentent et l'entretiennent au quotidien.

2.2.2. L'opérationnalisation de la sociologie du soupçon

Le soupçon, phénomène social constitutif des sociétés humaines, n'a jusqu'ici fait l'objet que d'un intérêt limité au sein des sciences sociales. La sociologie du soupçon émergente issue de ces travaux (Tiberj, 2019 ; Motaze, 2020 ; Tamira, 2023) interroge le rôle du soupçon dans les relations sociales quotidiennes. En articulant intrigue, méfiance, violence banale (Maffesoli, 2014), voire tentative de neutralisation ou de justification par l'auto-défense, le soupçon tend à configurer l'ensemble du champ social. Ainsi, l'opérationnalisation de la sociologie du soupçon proposée ici consiste en une analyse des logiques à l'origine des pratiques sociales en Afrique. Plus explicitement, la sociologie du soupçon cherche à dépasser l'appréhension de celui-ci comme simple modalité résiduelle, irrationnelle ou pathologique (Bonhomme, 2009 ; Motaze, 2020 ; Pahimi, 2023) en analysant ses différentes sécrétions et manifestations qui traversent l'ensemble de la vie sociale. L'opérationnalisation de la sociologie du soupçon proposée ici repose sur les apports de Michel Maffesoli et ceux de Motaze Akam.

En effet, dans l'un de ses travaux, Maffesoli explore les questions de la violence banale et fondatrice, en prenant appui sur la figure

des frères-ennemis (Maffesoli, 2014 : XII-XVIII). Cet antagonisme fraternel est un phénomène historique dont on retrouve les équivalences dans la quasi-totalité de l'anthropologie des religions. Dans cette continuité, les travaux de Motaze Akam mettent en évidence, pour les sociétés africaines, les origines néfastes qui ont donné à sa « *sociologie du mauvais cœur* » (Motaze, 2016 ; 2020). Dans cette perspective sociologique, les efforts de neutralisation entre frères reflètent et génèrent simultanément une culture de soupçon. L'enténébrement de l'Afrique s'observe également à travers la prolifération des politiques de l'inimitié, souvent productrices d'une nécro-politique entendue politique de la mort (Mbembe, 2016).

2.3. Le soupçon dans ses expressions sociales ordinaires : modernité et normalité d'une pratique

La saisie du soupçon au sein des relations quotidiennes en Afrique s'effectue à partir de la présomption d'intentions cachées, créant une dynamique de méfiance entre les acteurs sociaux. Aussi, la solidarité qui a traditionnellement structuré les rapports sociaux en Afrique, se trouve aujourd'hui guidée par une dynamique de dette et d'investissement (Ndongmo, 2011), plutôt que par le don et la gratuité, exigeant des bénéficiaires une conscience fine du devoir.

2.3.1. La ritualisation du soupçon : une effervescence populaire

Le soupçon, dans ses expressions ordinaires se construit autour de deux modalités : le mystère qui enveloppe les pratiques des individus d'une part et, la méfiance, résultante d'une perception tronquée que cela sécrète d'autre part.

Dans son analyse sur le désordre, Balandier propose un texte sur le sorcier, figure majeure dans la construction des rapports à autrui dans les sociétés africaines où l'occulte, tout comme le spirituel, le religieux ou le politique, tient une place (Balandier, 1988 :108-111). Pour lui, le sorcier apparaît comme un ennemi masqué, proche pourtant difficilement identifiable. Il montre surtout que, dans les

États où prévalent la précarité et la conjoncture endémique, la réussite n'est jamais à l'abri du regard et des ragots suspicieux, voire soupçonneux. En Afrique noire, la dimension ontologique de l'être mélange aussi, dans le registre de la mort (Ndikwe, 2021), connaissances ésotériques (Hountoudji, 2019) et référentielles symboliques.

L'avènement des voleurs de sexe (Bonhomme, 2009) délite les rapports sociaux ordinaires, criminalisent les gestes triviaux de la vie quotidienne. Ainsi, les salutations jusqu'ici considérées comme signe d'amitié et de fraternité entre les hommes sont perçues désormais comme une menace ou source de malheur. Dans l'imaginaire collectif, prévaut alors une représentation de la main tendue comme un geste par lequel l'on peut perdre son sexe, ses biens, et dans les cas extrêmes, sa vie. Le soupçon de vol de sexe (Bonhomme, 2009), de pratique de sorcellerie (Ndikwe, 2021), d'arnaque (Kounang, 2009), de magie noire et de tout autre pratique réelle ou supposée dont l'actualité n'est point avare rythmant la vie quotidienne, crée un climat de méfiance entretenue dans de nombreux pays africains. Tout cela inscrit les interactions entre les acteurs sociaux dans une arène de concurrence où la neutralisation réelle pourrait aussi devenir une logique d'actions. La conséquence d'un tel imaginaire reconfigure les actes quotidiens en de stratégies d'évitement, d'isolement et dans les cas pathologiques et extrêmes d'accusation, en des actes de vindicte populaire, de lynchage.

2.3.2. La crise du lien social en Afrique : la solidarité à l'épreuve de la normalité du soupçon

Le soupçon traverse tous les champs de la relation ordinaire en Afrique. L'aide ou la solidarité est *ipso facto* suspectée ou soupçonnée de dissimuler ses réelles intentions (solidarité calculée, assistance ou aide familiale ou sociale intéressée, entraide conditionnelle, etc.). Avec l'avènement des sociétés modernes, les

interactions entre les individus deviennent de plus en plus complexes. Ces complexités sont la résultante des pratiques sociales qui fragilisent les liens sociaux. Aussi, les logiques de concurrence moderne (Simmel, 2022), même les plus saines, sont perverties dès lors que le soupçon s'invite rendant ainsi les oppositions déloyales ou les entourant de félonie. C'est d'ailleurs ce que souligne Georg Simmel :

« personne ne contestera qu'il y a quelque chose de tragique dans le fait que les éléments de la société œuvrent les uns contre les autres et non les uns avec les autres, que d'innombrables énergies soient gaspillées dans la lutte concurrentielle alors qu'elles pourraient être utilisées pour un travail positif » (Simmel, 2022 :26-27).

Ce constat évoque la dynamique conflictuelle en cours dans les sociétés actuelles. En Afrique, l'analyse de la crise du lien social laisse clairement percevoir la part du soupçon devenu normal dans les rapports quotidiens.

La saisie du soupçon dans les relations ordinaires en Afrique part sur la base d'une présomption des intentions cachées secrétant une dynamique de rapports suspicieux entre les acteurs sociaux. Dans les États Africains où la précarité et le délitement des institutions politiques, morales et religieuses génèrent une crise généralisée des valeurs, les trajectoires que le soupçon - norme implicite régulant les rapports sociaux ordinaires – emprunte, configurent une dynamique de méfiance réciproque entre les acteurs sociaux en présence. C'est dans un tel état révélant de quelque chose de bien plus profond et souterrain qu'il convient de rechercher les germes du soupçon que dans la configuration superficielle qui se donne à voir *a priori*.

Dans ses travaux Marcus Ndongmo, part de l'hypothèse selon laquelle la solidarité africaine est fondée sur un système d'endettement faisant de la dette le moteur de la socialisation (Ndongmo, 2011 :59). Son analyse souligne la crise de la solidarité en Afrique noire pensée non pas comme un apport, un don mais davantage comme un investissement pour lequel on attend soit un

retour proportionnel, sinon supérieur à la contribution. Dès lors, l'aide ou la solidarité est *ipso facto* suspectée ou soupçonnée de dissimuler ses réelles intentions. Emergent alors une solidarité calculée, une assistance ou une aide familiale intéressée, une entraide conditionnelle, etc. La crise du lien social (Farrugia, 1993) traverse même le champ de la solidarité africaine. Plus explicitement précise Francis Farrugia : « *nous vivons donc une crise de l'éducation et une crise du lien social* » (Farrugia, 2005 :148).

3. Discussion

La sociologie du soupçon proposée dans cet article s'inscrit dans une perspective théorique critique, visant à revisiter certains travaux réalisés dans le cadre de la sociologie (Tiberj, 2019 ; Motaze, 2016, 2020 ; Ndikwe, 2021) et de l'anthropologie (Geschiere, 1995 ; Cannat, 2000 ; Bonhomme, 2009 ; Pahimi, 2023) sociale africaine. À ce titre, elle vise moins à introduire une catégorie conceptuelle nouvelle qu'à prolonger le débat tout en reconfigurant un ensemble de problématiques déjà constituées, mais fréquemment appréhendées de manière fragmentaire ou normative. Cette orientation entre en résonance, tout en s'en démarquant, avec certaines analyses, en particulier la *sociologie du mauvais cœur* développée par Motaze Akam (Motaze, 2016 ; 2020), laquelle intègre une part substantielle du soupçon tel qu'il est entendu dans cette contribution.

De prime abord, l'analyse proposée opère un déplacement du regard sociologique en mettant en évidence le caractère structurant du soupçon, là où certaines lectures continuent de l'appréhender au prisme du déficit de confiance ou de rumeur (Bonhomme, 2009), de la pathologie des conflits (Pahimi, 2023), de la crise du lien social (Farrugia, 1995), ou simplement du délitement du tissu social (Cannat, 2000 ; Vuarin, 2000). De même, les travaux portant sur la sorcellerie (Geschiere, 1995), les forces du mal et de la mort (Ndikwe, 2021), s'ils contiennent indéniablement les prémisses d'une

sociologie du soupçon, n'ont toutefois pas explicitement établi que ce dernier puisse être considéré comme une matrice centrale de l'interprétation du social africain dans ses différentes modulations. Il importe également de relever un trait commun à ces travaux : le soupçon y est majoritairement saisi sous un angle pathologique, confondu avec des phénomènes tels que la sorcellerie (Geschiere, op.cit), la rumeur (Bonhomme, op.cit), la pathologie (Pahimi, op.cit), le mauvais cœur (Motaze, op.cit.), la mort (Ndikwe, op.cit), au détriment de son analyse comme modalité ordinaire de structuration des rapports sociaux.

Ensuite, cette contribution à l'analyse sociologique du soupçon cherche à dépasser la lecture pathologique ci-haut évoquée en construisant une approche visant à dévoiler l'imaginaire qui fonde les logiques cachées du social, logiques dont sont constituées les relations interindividuelles. Dans ce registre, le soupçon se comprend comme un moment de mise à l'épreuve au cours duquel les individus interrogent les intentions d'autrui, scrutent les cadres d'interprétation existants et confrontent les régimes de vérité mobilisés dans la situation sociale. Si le recours au soupçon peut, dans certaines situations, se justifier comme moyen d'anticiper les attaques éventuelles en décryptant les intentions d'autrui, dans d'autres contextes, il devient un outil de nuisance, se traduisant par des accusations difficiles à justifier ou à vérifier, ou par la propagation de rumeurs, comme l'illustrent les études anthropologiques sur le lynchage et la vindicte populaire à la suite d'accusations de vol de sexe (Bonhomme, 2009).

Enfin, en s'appuyant sur un idéal-type, cette contribution entend proposer un cadre interprétatif permettant de saisir le soupçon comme modalité structurante des rapports sociaux, par-delà les oppositions classiques entre croyance et rationalité. Pour ce faire, elle invite à penser le soupçon comme un phénomène à la fois relationnel et contextuel dont les formes et les manifestations varient selon les configurations sociales, les trajectoires historico-

biographiques des individus et les formes de légitimités. Une telle évidence appelle, en définitive, le développement d'enquêtes empiriques qui permettront d'apprécier la portée épistémologique de cette contribution, tout en en mettant à l'épreuve la pertinence et les limites.

Conclusion

Au terme de cette analyse, il importe de souligner quelques aspects qui furent mentionnés. Loin de relever d'une simple paranoïa, le soupçon apparaît surtout comme le noyau qui sédimente et module les relations sociales dans un contexte africain marqué à la fois par la précarité, la pauvreté et diverses expressions de violence. Cette introduction contribue à enrichir la sociologie du soupçon, en apportant un éclairage à l'étude des logiques des pratiques sociales en Afrique et invite à considérer désormais le soupçon non pas comme une simple vigilance mais comme une modalité centrale dans la structuration des rapports sociaux tant au niveau des individus que des institutions. Bien qu'elle éclaire sur le soupçon et ses différentes sécrétions dans la structuration des rapports sociaux interindividuels ou intercommunautaires, elle ne répond pas cependant à la question du processus social de sa naissance qui pourra être sabordée dans une autre contribution.

Bibliographie

AKAM, Motaze, (1998), « Migrations et reproduction des rapports sociaux dans le système lamidal du Nord-Cameroun : esquisse sur les formes migratoires d'incertitudes », in *Les Annales de Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines (FALSH), Université de Ngaoundéré*, Vol. III, pp : 39-61.

AKAM, Motaze, (2009), *Le social et le développement en Afrique*, Paris, L'Harmattan.

AKAM, Motaze, (2016), *Le social contre le politique en Afrique noire. Sociétés civiles et voies nouvelles*, Paris, L'Harmattan.

AKAM, Motaze, (2020), *Impossible Afrique, sans le social. Précis de sociologie du souterrain*, Paris, L'Harmattan.

BALANDIER, Georges, (1988), *Le désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard.

BAYART, Jean-François, (1989), *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard.

BAYART, Jean-François, MBEMBE, Achille et COMI TOULABOR, (2008), *Le politique par le bas en Afrique noire*, Paris, Karthala.

BONHOMME, Julien, (2009), *Les voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*, Paris, Seuil.

BOURDIEU, Pierre, (1980), *Le sens pratique*, Paris, Minuit.

BOURDIEU, Pierre, (2015), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Points Essais.

CANNAT, Noël, (2000), *La réduction de la distance. Pour un tissu social vivant*, Paris, L'Harmattan.

De SARDAN, Jean-Pierre Olivier, (2023), *L'enchevêtrement des crises au Sahel : Niger, Mali, Burkina Faso*, Paris, Karthala.

ELA, Jean-Marc, (1972), *La plume et la pioche : réflexion sur l'enseignement et la société dans le développement de l'Afrique noire*, Clé, Yaoundé.

ELA, Jean-Marc, (1982), *L'Afrique des villages*, Paris, Karthala.

ELA, Jean-Marc, (1983), *La ville en Afrique noire*, Paris, Karthala.

ELA, Jean-Marc, (1994b), *Afrique. L'irruption des pauvres. Société contre ingérence, pouvoir et argent*, Paris, L'Harmattan.

ELA, Jean-Marc, (2007), *Les cultures africaines dans le champ de la rationalité scientifique. Livre II*, Paris, L'Harmattan.

ELIAS, Norbert, SCOTSON, John, (1997), *Logiques de l'exclusion*, Paris, Arthèmes Fayard.

EZA Boto, (1954), *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.

Fanon, FRANTZ, (1961), *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero.

FARRUGIA, Francis, (1993), *La crise du lien social. Essai de sociologie critique*, Paris, L'Harmattan.

FARRUGIA, Francis, (2005), *La construction de l'homme social. Essai sur la démocratie disciplinaire*, Paris, Syllepse.

FARRUGIA, Francis, (2020), « L'écart fictionnel : une expérience de pensée pour penser l'expérience », in FARRUGIA, Francis, MOUCHTOURIS, Antigone et Fabienne, SOLDINI (éds), *Logiques sociales de l'imaginaire*, Paris, L'Harmattan, pp : 185- 214.

GESCHIERE, Peter, (1995), *Sorcellerie et politique en Afrique. La viande des autres*, Paris, Karthala.

GOFFMANN, Erving, (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Tome 2, Paris, Minuit.

HABERMAS, Jürgen, (1987), *Théorie de l'agir communicationnel. Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, Tome1, Paris, Fayard.

HONNETH, Axel, (2000), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf.

HONNETH, Axel, (2006), *La société du mépris*, Paris, La Découverte.

HOUNTOUDJI, Paulin, *Les savoirs endogènes. Pistes pour une recherche*, Cotonou, Star Editions, 2019.

KANT, Emmanuel, (2013), *Essai sur les fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Les Echos du Maquis.

KOUNANG, Ernest Olivier, (2009), *L'art de l'arnaque en Afrique. Les feymen (les escrocs les plus dangereux de la planète : cas du*

camerounais Donantien Koagne dit le King) Tome 1, Bruxelles, Globoscare.

MAFFESOLI, Michel, (1992), *La transfiguration du politique. La tribalisation du monde*, Paris, Grasset.

MAFFESOLI, Michel, (2014), *Essai sur la violence*, CNRS Biblis.

MBEMBE, Achille, (2010), *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, Karthala.

MBEMBE, Achille, (2016), *Politiques de l'inimitié*, Paris, Karthala.

NJOH MOUELLÈ, Ebénézer, (2011), *De la médiocrité à l'excellence. Essai sur la signification humaine du développement*, Yaoundé, Clé.

PAHIMI PADACKÉ, Albert, (2023), *L'Afrique empoisonnée. Thérapie des conflits*, Paris, L'Harmattan.

SIMMEL, Georg, (1992), *Le conflit*, Paris, Circé.

SIMMEL, Georg, *Sociologie de la concurrence*, Paris, Payot, 2022.

TAMIRA Salomon, « Controverses de la contribution de l'exploitation pétrolière sur le développement des sociétés paysannes riveraines de la Province productrice de Doba (Sud du Tchad) », Thèse de Doctorat en Sociologie rurale, Maroua, Mai 2023.

TCHAGO Ndikwe, « Mort et forces du mal dans la tradition Tupuri en Afrique centrale », in VAÏDJIKÉ, Dieudonné et AMANE Tatoloum (éds), *Connaissances ésotériques en Afrique. Sociétés (secrètes), spiritualité et opérations métaphysiques*, Paris, L'Harmattan, 2021, pp :113-124.

TIBERJ, Vincent, (2019), « La sociologie du soupçon », *Revue Européenne des Sciences Sociales*, pp 1-57, [en ligne], URL : <http://journals.openedition.org/ress/5345>, consulté le 20 juin 2025.

S. TAMIRA et al., *Logiques des pratiques sociales en Afrique : contribution à une sociologie du soupçon*

TREFON, Théodore et al., (2004), *Ordre et désordre au Congo-Kinshasa. Réponses populaires à la faillite de l'État*, Paris, L'Harmattan.

VERSCHAVE, François-Xavier, (2005), *De la Françafrique à la Mafiafrique*, Paris, Tribord.

VUARIN, Robert, (2000), *Un système africain de protection sociale au temps de la mondialisation. « Ou venez m'aider à tuer mon lion »*, Paris, L'Harmattan.